

/portfolio/ françois gremaud

Procédure d'admission 2023
Master Contemporary Arts Practice
Écriture/Traduction littéraire

Recueil de l'île orange

onze courts textes écrits lors et au retour d'une résidence au japon. ce recueil a été intégré sous forme de feuillets répartis au sein d'une édition collective le mêlant avec des illustrations et des photographies.

2020

[è]

recueil de l'île orange #0

Nous sommes aujourd'hui au Japon. Nous nous tenons sur une île que l'on appelle Suô-Ôshima. Devant nous s'étendent le rivage et l'horizon, brume, vagues, montagnes et îles. Les gens passent, les oiseaux planent et parfois, en secret, un sanglier nous fait face, un mot inconnu s'envole, un sourire, un geste, un regard nous croisent. Partout les maisons aux tuiles noires, toits incurvés et murs de papier semblent attendre que quelqu'un pousse les volets de l'*engawa* et s'y assoie pour commencer une toute nouvelle vie, loin de celle qu'il connaissait et pourtant toujours exactement la même.

L'hiver est encore là. Les chemins s'étendent entre les herbes et les terrasses qui gardent la trace des rizières et des vergers d'orangers. Sur cette île faite d'interstices et de friches, il suffit de marcher pour que les désirs s'engouffrent dans tous les creux, dans toutes les ouvertures, pour les emplir de possibles. Nous sommes entourés d'images. Celles qui sont, celles que l'on voit, celles que l'on se fait ou que l'on fantasme. Il n'y a, dans le même temps, rien à saisir, rien à comprendre et tout à inventer. Il y a la vie qui se déroule et les êtres qui passent. Il y a la vie qui se déroule et les histoires qui défilent éternellement, imperturbablement aux yeux de celles et de ceux qui les font.

Je ne sais pas si je pourrais démêler les choses pour essayer de te dire, je ne sais pas si je pourrais te raconter cette île telle qu'elle est mais ça n'a pas d'importance. Tu sais, je crois sincèrement qu'il n'y a pas d'autre vie que celle que l'on se persuade d'avoir eue et, dans la mienne, je n'ai jamais su faire la différence entre ce qu'il reste des rêves au matin, des souvenirs le soir et des désirs au milieu des jours.

Je marche, sur les chemins d'un monde qui me restera aussi énigmatique que le pourquoi des univers, aussi morcelé que les territoires qui s'étendent dans mes pensées, sans logique, sans aucun sens et dont la seule raison d'être se trouve dans la contemplation d'un bambou au soleil ou d'un oiseau en vol. Dans l'apparition d'un visage, du souvenir d'un rêve ou d'une histoire racontée. Dans l'admiration d'une maison qui attend simplement que quelqu'un pousse un volet pour l'habiter d'histoires.



[madokaramieru]
recueil de l'île orange #1

Regarde.

La fenêtre est opaque. C'est un panneau de bois à croisillons rectangulaires sur lequel est tendu un papier de riz qui laisse passer la lumière mais pas les images, comme un verre dépoli mais plus chaud. Et plus doux aussi. Si tu te rapproches assez près, tu peux voir la fibre des plantes dans l'épaisseur. Le matin, si le soleil brille, le papier chauffe et la chaleur atteint ton visage. Dehors, il y a un terre-plein et puis plus bas un champ. Autour, tu peux voir d'autres maisons de la famille Nakamura.

Au nord : la mer. À l'est et au sud : les montagnes aux bambous qui cachent sanctuaires, petites cascades et hardes de sangliers. Du côté ouest : une petite vallée dans laquelle des maisons se pressent contre un ruisseau bondissant au fond d'un canal profond. J'aimerais le voir en été quand les eaux gonflées de mousson dévalent les pentes et éclatent contre les hautes digues de béton.

Depuis la fenêtre de la chambre, je ne vois que l'est. Comment te dire l'impression qui me prend le matin au moment d'ouvrir le panneau de bois à croisillons rectangulaires ? Il coulisse sur un rail bien huilé, sans à-coup, et la lumière imprimée sur la surface du papier laisse alors place à l'image. Le sensible devient visible. La fenêtre, qui est aussi un mur, est devenue une porte. Je vois d'abord le soleil qui baigne la galerie qui prolonge la maison – à moins que ce ne soit le contraire, qu'elle ne fasse pénétrer un reste d'extérieur à l'intérieur. Je vois d'abord le soleil et au loin la petite montagne qui descend tout doucement jusqu'à l'eau. Elle me rappelle l'horizon de la maison des Préalpes. Les jours où le vent souffle, la surface de l'éminence se meut, son dos de bambou la fait ressembler à un étrange animal au pelage long qui se serait endormi et attendrait le sommeil des hommes pour se remettre en route. Les matins de pluie, ce sont les nuages qui restent accrochés, une brume épaisse, dansante, changeante et le son des gouttes sur le toit et dans la cour intérieure en ruine. J'ai parfois l'impression qu'il n'y a plus rien d'autre que

cette montagne qui vit. Une voiture passe au loin de temps à autre, il n'y a pas le moindre signe d'un être humain à cette heure. Plus tard dans la journée peut-être que Nakamura ou Ishida passeront apporter un café ou un gâteau. À moins que je ne les aperçoive en train de s'occuper de leurs champs. Pour l'instant je vois seulement les oiseaux qui continuent leur va-et-vient entre l'arbre et la surface de terre retournée.

Le panneau de bois à croisillons rectangulaires de la pièce voisine s'ouvre. Le mur, qui est devenu une porte, coulisse sur un rail bien huilé, sans à-coup, et la solitude du paysage désert laisse alors place à un sourire. « Il fait encore froid ce matin, refermons la porte pour garder la chaleur. Et rêvons encore un peu à la montagne et à la mer avant de leur rendre visite. »



[umi]
recueil de l'île orange #2

Maintenant, essaie d'imaginer la mer. Mais pas celle que tu connais car celle-ci elle est autre et différente. Il y a bien l'eau salée turquoise et les rochers abrupts. Il y a bien les plages de sable blanc qui se succèdent en criques et en caps, le flux et le reflux des marées qui changent chaque jour le paysage, le son des vagues qui remplit les oreilles de souvenirs, de projections et du présent éternellement présent. Il y a bien la route qui suit la côte aussi, le long des falaises escarpées. Elle plonge à pic vers des villages aux rues serrées dans lesquelles sèchent encore des algues sur les filets. On entend bien quelques moteurs de bateaux mais impossible de les apercevoir derrière la haute digue qui cache l'horizon. Il n'y a rien à voir. Seulement le long ruban infini de béton et la glissière de sécurité qui se détache du gris en un orange vif. Tu sais, la mer a de tout temps été plus capricieuse ici que chez nous et il a fallu apprendre à la garder à distance.

Je cherche les portes étanches pour accéder aux plages et, quand je ne les trouve pas, je grimpe sur les constructions des hommes en espérant trouver l'horizon. Mais ce n'est pas la mer que je connais et je ne trouve pas, au loin, cette ligne si nette, si forte et si stable qui m'a si souvent fait peur quand je la trouvais face à moi. Ici, même l'horizon est autre et différent. De loin en loin, des montagnes semblent flotter à la surface de l'eau, étranges vaisseaux portés jusqu'ici par les vagues ou les vents. Elles changent de forme et de couleur au gré des jours et des heures. Le soir, quand le ciel devient orange et que s'allument les lumières sur tous ces autres rivages, elles se succèdent en autant de nuances de bleu, ombres chinoises fantastiques ayant perdu toute densité. Il y a quelque chose de réconfortant dans ces îles posées là. Leurs ombres me rappellent celles des silhouettes de mes amis derrière les murs de la maison. Ces murs de papier qui sont aussi des portes et qu'il suffit de pousser pour partager un verre, un repas, un rire, une discussion ou pour ouvrir une toute nouvelle perspective.

Sur la digue, sous le grand pont qui enjambe la petite crique, je regarde ces ombres, rideaux et écrans. J'ai l'impression qu'il suffirait de pousser une île-montagne pour en découvrir une autre et encore une autre. Un nouvel espace, un nouvel horizon, une nouvelle succession de rideaux et d'écrans, jamais perdue dans l'immensité et la platitude d'une ligne sèche et immuable. Le monde s'est transformé. L'horizon, qui pour moi avait toujours été un mur, est devenu une porte.



[ishidasan]
recueil de l'île orange #3

Regarde celui qui se tient devant toi. C'est un homme grand et mince qui porte les cheveux longs et une casquette de guérillero. Ses yeux brillent, tu n'arrives pas à savoir si c'est de la malice, de la gentillesse ou la mélancolie du souvenir d'une autre vie. Peut-être que ce n'est que ce que toi tu y mets, ce que tu veux ou ce que tu peux y voir — que pourrions-nous y voir d'autre ?

Cet homme, tu ne saurais pas lui donner d'âge mais ça n'a pas d'importance. Disons qu'il est plus vieux que tes parents mais moins que tes grands-parents, même s'il aurait pu être l'un ou l'autre. Il se présente, il te dit qu'il s'appelle Ishida et que son nom s'écrit avec les kanjis de la pierre et de la rizière. Moi, c'est là que je l'ai rencontré justement. Sur la petite route de montagne, en train de remonter le mur de pierre d'une rizière couverte de fleurs qu'il restaure pour brasser du saké. « C'est drôle, n'est-ce pas ? » dit-il en rigolant.

Ishida monte dans sa petite voiture orange, il me dit de venir avec lui. Il conduit vite sur la petite route de montagne, il la connaît sur le bout des doigts et égrène le nom des villages, des monts, des forêts que l'on traverse. Ça fait maintenant six ans qu'il les traverse jour après jour pour aller s'occuper de son verger. Les agrumes sont plantés sur une ancienne rizière. Toute la montagne est creusée de terrasses, escaliers de géants en pierre et en terre sur le flanc des monticules rocheux qui s'élèvent vers le ciel. J'aperçois entre chaque arbre la mer et la baie, le flux des vagues et les îles-montagnes bleues posées sur l'horizon.

Ishida m'apprend à cueillir les oranges. Sur les arbres, il coupe les fruits mûrs avec de petits sécateurs rouges, d'un geste vif et rapide. Il faut couper la branche, il faut couper la queue pour ne pas que les fruits s'abîment. Ceux que les oiseaux ont déjà mangés, il les regarde avec le sourire. Il me dit qu'il n'y a rien à faire, que l'on ne peut pas se battre, qu'il ne sert à rien de se battre. Les oiseaux sont toujours au courant avant les êtres humains du moment où le fruit est le meilleur. Ça le fait rire. Il rit beaucoup et souvent. Il sait que la nature conserve un droit plus grand que celui des êtres humains. Ou plutôt, il sait que les êtres humains ne sont qu'une part de cette nature. Moi, je me transforme pour quelque temps en agriculteur, je joue le rôle de quelqu'un d'autre. Ou peut-être que je ne fais simplement que jouer le mien mais que je ne savais pas qu'il devait m'amener sur cette route. Mais ça n'a pas d'importance, je laisse la vie défiler et me conduire dans un univers parallèle. Là où rien ne m'est connu.

À la fin du jour, nous redescendons de la montagne. Je lui demande si ce qu'on dit est vrai. Je lui demande si c'est bien vrai que bientôt plus personne ne fréquentera ces routes, ces rizières et ces forêts de bambous. Il me répond que sans doute. Il me répond que déjà trois maisons sur quatre sont abandonnées ici et que la population de sangliers a déjà dépassé celle des êtres humains. Parfois je me demande s'il n'aime pas plus les animaux que ses semblables. Parfois je me demande s'il ne les respecte pas plus que nous mais ça n'a pas d'importance. Pour lui ça n'a pas d'importance, il est sûr que nous allons bientôt laisser ce territoire vierge, que d'ici une génération tout aura retrouvé son calme. Je lui demande s'il pense que les sangliers vont détruire le pont pour être tranquilles. « Tu sais, il paraît que les sangliers nagent mieux que les humains. » Ça le fait rire. Il rit beaucoup. Et souvent.



[jikannoryokou]
recueil de l'île orange #4

Imagine maintenant des rues et des canaux qui se croisent et s'entremêlent. Les eaux de la mer et celles qui descendent de la montagne se mélangent sous les pattes jaunes des échassiers en quête de nourriture. Parfois, quelques poissons se faufilent dans le dédale. Sont-ils perdus ? Peinent-ils à retrouver la mer ? Ou sont-ils à la recherche d'une voie pour passer au-dessus des cascades et trouver les sources du ciel ?

Je me trouve dans une des rues de cette petite ville que ses habitants nomment Kuka. Je suis comme un poisson dans ces entrelacs de petites rues dans lesquelles se perdre. La ville entière est coincée quelque part au milieu des années soixante-dix ou quatre-vingt, je n'ai jamais réussi à faire la différence. Ici, on appelle ça l'ère Showa. Je ne m'attarde pas sur les devantures et les façades fermées. Je préfère essayer de trouver ce qu'il reste de vie dans quelques détails. Un bar karaoké ouvert tard le soir, la musique de la pâtisserie, les fleurs bien entretenues devant une petite maison dans une ruelle

secrète au bord de l'eau, les quelques restaurants où l'on s'arrête manger un curry, des nouilles ou de la friture sous le regard amusé des quelques vieux qui vivent encore par là.

Cela fait maintenant quelques semaines que je traverse ces rues dans lesquelles j'arrive encore parfois à me perdre. De tout ce temps, je n'ai pas vu de panneau publicitaire. Mon regard n'a jamais été arrêté par l'intrusion perverse d'une image faite pour susciter un désir qui m'était jusqu'alors étranger. Je me sens calme et j'ai l'impression de commencer à entrevoir un autre futur derrière ce passé en train de disparaître. Un futur fait de plantes dans les rues, de sourires amusés et d'absence d'images outrancières. Peut-être est-ce justement ce que j'aime, cette potentialité d'une ville vide, déjà là et comme appelée à advenir. En attendant peut-être que je rêve. Peut-être que je rêve d'un passé qui n'a jamais existé et d'un avenir qui ne viendra pas. Quoi qu'il en soit, pour l'instant les deux extrêmes du temps se confondent encore pour moi. Le futur et le passé se mélangent, les souvenirs et les projections côtoient les nouvelles images et je me perds dans les axes du temps. Ma vie est faite de ces allers-retours permanents et le déplacement trop rapide de l'avion n'a rien arrangé. Les faisceaux temporels se sont encore plus emmêlés, ils ont du mal à retrouver leur place dans mes organes. Il ne me reste plus alors qu'à attendre que les choses se retrouvent d'elles-mêmes, que les particules de rêves et de désirs, les poussières de souvenirs et les molécules de présent soient retombées pour parvenir à distinguer quelque chose.

En attendant il faut vivre ainsi, à l'aveugle, et se lancer dans cette nouvelle vie, qui n'est pourtant que l'ancienne et déjà la prochaine, avec l'énergie acharnée d'un nouveau-né qui a tout à apprendre. Regarder la petite ville et ses façades, regarder la vie elle-même et essayer de trouver son propre chemin dans le dédale.



[onsen]
recueil de l'île orange #5

Essaie de sentir.

C'est une journée de février sur l'île dont je te parle tant, dans la maison aux murs de papier dont je te parle tant. Courants d'air, il fait froid. Je m'emmitoufle dans les couvertures sur le futon pour essayer de trouver l'énergie de faire quelque chose. Peine perdue. Le corps frigorifié n'est pas un bon véhicule, comme si les ramifications électriques de nos nerfs et de nos cerveaux, prises par le gel, ne laissaient plus passer aucun signal. Les désirs partent bien de quelque part mais n'arrivent jamais jusqu'aux idées. Le froid crée des impasses et la tentative immobile pour se réchauffer ne peut qu'échouer. Dans la maison, chaque ouverture d'un panneau de bois à croisillons rectangulaires tendu de papier de riz fait s'élever la chaleur qu'on avait durement accumulée à l'aide du petit chauffage à essence. « La porte ! » Le cri s'échappe de temps à autre d'une pièce ou d'une autre. Chacun de nous se ferme, s'enferme dans les draps, dans les pensées grippées qui ne parviennent même plus à tourner en rond. Courants d'air, il fait froid. Nos corps sont des blocs solides que rien ne pourra plus faire bouger. Quelqu'un se lève.

« – Qu'est ce que tu fais ?

– J'ai trop froid, je vais à la source d'eau chaude. Tu viens ? »

Bien sûr. Le froid est une porte close que seul un bain chaud pourra ouvrir.

Hôtel *Daikenso*. Bain des hommes. Les corps nus traversent le vestiaire et plongent dans l'eau chaude. Je sors dans le bain extérieur.

Il y a d'abord le froid qui me prend en entier, la sensation des pierres sous les pieds nus, le vent sur le corps. Je ne songe même pas à me cacher le sexe avec la petite serviette blanche. Je m'immerge et ce sont mille aiguilles qui me mordent la peau. Puis le corps se détend, la pellicule de froid qui me paralysait

s'évapore instantanément et les idées parcourent de nouveau librement mon être. Mon regard s'ouvre. Je vois la mer et le grand pont de fer vert qui l'enjambe. Devant : la cime de quelques palmiers qui poussent en contrebas. Des bateaux de pêche et des tankers se croisent dans le petit chenal. Sur la rive, en face, je vois le train que j'ai pris pour arriver qui s'arrête à la gare. Je m'appuie sur le petit muret au bout du bassin. Les dernières résistances du froid ont complètement fondu, les idées reviennent, elles tourbillonnent joyeusement dans tout mon corps mais je n'ai rien entre les mains pour les concrétiser, ni même pour les noter. Il faudra que je me souviene, il faudra que je me souviene. Chaleur.

Chaleur. Mon corps mollit. Chaque brise de vent sur mon crâne est un délice. Le froid est loin. Aussi loin que le soleil qui se couche au fond de la passe au bord de l'eau au fond des montagnes. Tout devient orange et bleu. Les lumières s'allument, les bateaux ne sont plus que des ombres. Il faudra que je me souviene, il faudra que je me souviene. Mon corps mollit. Chaleur. Le sommeil me gagne. Je n'ai plus d'idées. Mon corps est un liquide en mouvement permanent qui ne peut rien fixer.

J'entends le rire des filles de l'autre côté de la palissade en bois.

J'ai dormi trente minutes, il est temps de rentrer. La chaleur durera au moins jusqu'à ce que je me glisse sous les couvertures. Avant ça, la journée se terminera avec une bouteille de bière ou de saké pour empêcher le froid de nous reprendre. Bien sûr, ce ne sera pas suffisant pour que je me souviene des pensées que le dégel avait fait naître. Les idées ne seront encore pas nées mais qu'importe. Demain, tout recommencera du début, en attendant que le printemps perce enfin, que le soleil réchauffe nos désirs et qu'il soit temps pour les idées de venir à la vie.



[omoiide]
recueil de l'île orange #6

Je me souviens. Il y a quelques jours à peine, nous étions à Tokyo dans la chaleur et le bruit et la lumière des nuits de Shinjuku. Le ciel était loin et la vie coulait dans nos veines comme un alcool dansant dont le voyage décuplait l'effet. Les photons des lumières électriques, les particules d'écran s'écrasaient dans nos yeux éblouis par ces images vues cent fois dans les films qui ont marqué nos vies.

Aujourd'hui, nous nous tenons sur le barrage du 屋代ダム公園 dont nous n'avons jamais vu d'images, dont nous ne savons même pas lire le nom. J'ai l'impression que le ciel s'est rapproché de la terre. Ici, les seuls photons qui nous percutent sont nés quelque part à l'intérieur d'une réaction chimique sur l'étoile que l'on appelle soleil et aucun film ne nous a jamais montré cette vue. Au loin, il y a la mer – encore. Entre elle et nous, une petite vallée – encore. Des rizières abandonnées – encore. Derrière nous, la montagne – encore. L'eau du lac baigne la digue et dans les remous de l'eau je me souviens.

Je me souviens de Shinjuku. Je me souviens des photons s'écrasant dans mes yeux. Je me souviens de tous les courants électriques qui ont parcouru mon corps et mes expériences. Je me souviens des vagues des sentiments et de celles qui s'écrasaient sur les plages de sable rouge, à l'ouest. Je me souviens de l'année d'avant, de celle d'avant et de celles d'avant. Je me souviens des mondes, des constructions des êtres humains, des histoires nées de tous les temps, des tours qui peuplent mes rêves et des jours volant dans l'espace.

Je crois que je cherche quelque chose dans les remous de ma mémoire mais je ne saurais te dire quoi exactement. Ce n'est pas que les souvenirs fuient, non. Ils filent seulement comme les étincelles à la surface du lac du 屋代ダム公園 dont je ne sais même pas lire le nom. Ils filent et je sais que je ne cours pas assez vite pour les suivre. Alors, je les laisse me prendre et s'en aller.

Il y a des plages ici et ailleurs, des sommets baignés tour à tour par la lune et le soleil, des routes, du sable et des mèches de cheveux portés par le vent au-dessus des rhododendrons et des camélias. Il y a des visages et des sourires, des corps aussi. Il y a des mots, des gestes et des lumières et des sons et des odeurs qui restent gravés quelque part comme des souvenirs éternellement présents. Ils deviennent des histoires qui font la mienne. Un monde entier vivant dans les synapses de mon cerveau et qui n'a que faire des dimensions ou du temps. Il y a ce monde entier qui se réveille, qui se révèle chaque jour dans les songes ou dans quelques centièmes de seconde d'une lumière diffuse ou à peine aperçue. Le bruissement d'un rideau. Un souffle sur ma nuque. J'ai vu ton visage dans un reflet du lac. J'ai vu son dos semé de nuages dans le ciel éclatant. Je vois le barrage du 屋代ダム公園 dont je ne sais même pas lire le nom. Je me souviens. Je regarde mes amis qui se promènent. Une nouvelle parcelle du monde est ouverte. Éternelle.



[kurumaninoru]
recueil de l'île orange #7

Imagine. Le *Toyota Previa* vert se perd dans la montagne.

Te souviens-tu de la montagne dont je t'ai parlé ? Celle qui ressemble à une bête quand le vent fait s'agiter les bambous ? Le monospace est en train de parcourir son échine. Le long des petites veines qui tournent et retournent entre les plis de sa peau. Je conduis sur les routes étroites sur lesquelles j'ai parfois peur de rester bloqué. Je suis seul. Je retiens mon souffle. Les bambous caressent le toit, le pare-brise, les portes. Virage après virage après virage, la route ne cesse de se rétrécir. Pente après pente après pente, la route ne cesse de se raidir. Et si je me retrouvais bloqué ? Peu importe, je ne peux pas faire demi-tour. Il ne reste qu'à aller de l'avant. Il n'y a de toute façon par l'ombre d'une autre possibilité : la vie coule toujours dans le même sens, de la source à la mer – du moins n'ai-je jamais fait l'expérience du contraire. Mètre après mètre après

mètre, il faut avancer avec elle et ne pas se tromper dans le rythme. Continuer de rouler, de marcher, de danser sur la musique du monde. Et quand l'obstacle viendra il existera bien une solution, qu'elle soit action ou renoncement.

Pour l'instant, la voie est ouverte et je roule. Les pensées vont et viennent, glissent comme les pneus sur l'asphalte recouvert de poussière. Depuis combien de temps personne n'est-il passé par ici ? La bête dort depuis longtemps. Tout est calme. Autour de moi, un alignement infini de bambous. Je ne vois plus ni la mer, ni la montagne. Il ne reste du ciel que des petites taches bleues intermittentes. Je suis perdu dans les profondeurs d'un fleuve en camaïeu de vert. La surface me paraît loin. J'arrête le moteur et les pensées se calment. Je sors. Je suis au cœur d'un autre monde.

Le vent souffle au milieu des géants. Il siffle entre les tiges. Il bruit dans les feuilles. Les bambous s'entrechoquent en échos creux. Mon corps vide répond. Je sens la chaleur qui monte du corps de la bête allongée, endormie, rêvant des rêves que les êtres humains ne peuvent pas comprendre. Je sens le sang dans mes veines et les impulsions électriques de mes pensées qui parcourent mon corps. J'ai peur d'éveiller la bête ou ceux qui la peuplent.

Bruissements, craquements, échos, il se passe quelque chose d'invisible à mes yeux. Est-ce dans un monde au-dessus de moi ? En dessous ? Suis-je même bien sûr que cela se passe au-delà ? En deçà ? Je suis tout petit sur cette montagne, un parasite, un acarien tentant de trouver un chemin entre les racines, les peaux mortes, la matière invisible aux êtres immenses. Je m'assois sur le tapis de feuille.

J'essaie de tendre l'oreille pour comprendre les sons mais je n'entends qu'un ensemble de couleurs qui me reste incompréhensible. J'écoute. J'écoute les vagues dans le vent, la pluie sur le soleil, la lumière dans la nuit. J'écoute sans comprendre. Mon corps vide résonne comme un bambou creux. Mais ça n'a pas d'importance. Il n'y a jamais eu besoin de tout comprendre.



[amenohi]
recueil de l'île orange #8

Regarde, aujourd'hui il pleut.

Il faudrait que tu te représentes une pluie qui serait la même que celle que tu connais mais dans le même temps, complètement différente. C'est que sur cette montagne, comme sur toutes les montagnes, la pluie monte autant qu'elle descend. Elle s'élève du sol comme les vapeurs d'un animal après l'effort. Toute l'île est transformée en un immense vaisseau fumant, une montagne flottant dans un ciel néant. Les sommets sont invisibles et la mer ne se résume plus qu'à une petite bande d'eau gris-bleu qui se perd dans les nuées blanches et lumineuses. Aucun signe des autres îles qui devraient se trouver en face, peut-être que l'univers s'est absenté et qu'il nous a oublié là. Ou peut-être que nous avons définitivement quitté le monde dans lequel nous avons l'habitude de vivre pour nous retrouver dans ce paysage transformé en peinture à l'encre de Chine. Il fallait s'y attendre, l'indolence de nos jours japonais ne nous appelait qu'à disparaître, à cesser toute affaire avec le monde.

Dans la petite cour intérieure, aux murs et aux tuiles écroulés, la pluie tombe doucement. Elle frappe le revêtement de la grange qui résonne comme de faibles percussions. Le son du feu ronronne sous la cuve en métal s'échauffant pour le bain du soir. Je reste entre les deux sans bouger, le regard fixé sur les ruines envahies d'herbes, bercé par la musique de l'eau et du feu. En esprit, je me fraie un chemin jusqu'à la demeure de la belle de nuit de Murasaki Shikibu. En esprit je me fraie un chemin vers une autre dimension. Un moine errant, portant manteau de paille et sandales de bois, apparaît dans l'encadrement de la porte. Il m'offre des propos que je ne peux pas comprendre et s'en retourne sous l'eau en souriant, heureux d'avoir court-circuité mon corps et mon cerveau. Est-il venu ?

Aujourd'hui j'ai l'impression que la vie n'est plus qu'un jeu facile. Il suffit de vivre. Il suffit de passer son temps à regarder la pluie tomber dans la cour, le feu monter dans le foyer, les souvenirs, les images, les histoires et les désirs s'élever tour à tour dans un tourbillon dans lequel le vrai et le faux n'importent plus. Il suffit de vivre et de rêver. Il suffit de savoir que tout ça revient au même.

Bien sûr demain — si le monde réapparaît un jour, si demain peut encore exister — bien sûr demain reviendront les caprices du monde, ses usines, ses capitaux et ses maîtres qui partiront à l'assaut des vies de ceux qui ne désirent rien de plus que de vivre. Il nous faudra retourner lutter en risquant d'oublier que la vie pourrait être simple... Mais n'y pensons pas pour l'instant, restons cachés dans les nuages et la pluie. Sourions en attendant que le monde au loin nous rattrape.



[i'shinudon]
recueil de l'île orange #9

Nous arrivons bientôt au terme du voyage. À moins que ce ne soit le début. Ou peut-être même que ces classements n'ont pas d'importance dans un livre d'images. Peut-être.

Imagine une route. Elle part d'un village du bord de mer et serpente entre des champs de lotus. À chaque croisement il te faut choisir l'embranchement le plus petit. Très vite, tu dois veiller à ne pas tomber dans les ornières. Angles droits. Petit pont. Un parking à côté d'un minuscule cimetière. Une rivière, à peine plus grande qu'un torrent enjambée par un autre pont plat en béton. Il n'y a pas d'autres bruits que le chant de l'eau et celui des oiseaux. Si tu tends l'oreille, pourtant, tu pourras entendre des voix d'enfants.

Je suis arrivé de l'autre côté du monde. Ici plus rien n'obéit aux mêmes règles. C'est un petit restaurant perdu dans le creux d'une vallée en dessous de la montagne de Monju. L'entrée est tenue par un chat blanc sur un rideau bleu. Devant se trouve un champ qui se transforme à chacune de nos visites. Un jour, c'est un grand feu pour faire cuire des patates douces. Un autre, quelque chose qui ressemble à une brocante. Une autre fois, c'est une sorte de cabane ou une exposition. Tout peut se passer ici. Tout ne demande qu'à apparaître, comme s'il suffisait de claquer deux fois dans les mains pour qu'un mirage surgisse sans que tu n'aies vraiment le choix de ce qui va apparaître. Le temps se dilate comme des nouilles étirées à la main. Il n'est pas rare de voir quelques clients attendre sur le pas de la porte qu'une place se libère. Il ne sert à rien de venir dans ce petit restaurant si on n'a pas un peu de temps à prendre. D'ailleurs, sommes-nous en retard ou en avance sur le monde ? En son centre ou en son point le plus éloigné ? Je n'en sais rien et la question ne me préoccupe plus. Je suis ici et le temps me semble moins pressant qu'avant. Peut-être parce que le dernier bout du chemin ne peut se faire qu'à pied.

Attendre. Prendre le temps d'attendre. De l'autre côté du comptoir, Takao et Asuza s'affairent à gestes mesurés. Cuisson des nouilles de blé dans le bouillon de bonite et d'algues séchées, friture de légumes de saison et de viandes locales. Chaque bol prend le temps qu'il lui faut pour être prêt. Simple. Je n'arrive pas à savoir si c'est là une leçon fondamentale sur la nature de la vie ou quelque chose que tout le monde sait déjà. Sans doute qu'il y a un peu des deux. Ou rien de tout ça. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression qu'il ne faut pas édicter de vérité trop définitive ici. Un jour il faudra retourner dans le monde et je ne sais pas si les règles comprises hors du temps peuvent s'appliquer ailleurs. Je n'en sais rien et la question ne me préoccupe plus. Je suis ici et le temps me semble moins pesant qu'avant. Peut-être parce que j'ai goûté ce que les japonais nomment « le goût du printemps. »

Tubame, Haruno et Natuhito, les enfants, vont et viennent. Ils disparaissent dans un champ et réapparaissent sur la route de l'autre côté, un peu plus haut. Ils s'évanouissent à nouveau pour revenir aussitôt sur la rive

opposée de la petite rivière. Parfois ils ne sont plus que deux, parfois ils sont quinze. Ils courent, se baladent, sautent des terrasses des anciennes rizières avec la même confiance. J'ai l'impression que rien ne leur fait peur. Un bambou sur l'épaule, ils me rappellent un peu les enfants du pays imaginaire. Seulement, eux n'ont pas eu besoin de quitter le monde des adultes. Existe-t-il encore ce monde ? Sont-ils seulement séparés, nos mondes ? Je n'en sais rien et la question ne me préoccupe plus. Je suis ici et le temps me semble moins puissant qu'avant. Peut-être que mon battement intérieur se règle sur celui des enfants. Et le temps ralentit. Imperceptiblement.

Bientôt le soir tombe. Le temps n'a pas réussi à ralentir suffisamment pour s'arrêter au point mort. Sur sa petite draisienne, le jeune Natuhito nous raccompagne en bas de la pente jusqu'au parking. J'aurais pu rester ici indéfiniment à ne faire que vieillir au rythme tranquille des journées. Mais tant pis, je te raconterai des histoires jusqu'à retrouver le temps perdu et nous pourrons vieillir tous ensemble entre les mondes et le temps.



[nakamuranoie]
recueil de l'île orange #10

Nous sommes ce soir au Japon. Nous nous tenons sur une île que l'on appelle Suô-Ôshima. Devant nous s'étendent le rivage et l'horizon, brume, vagues, montagnes et îles. Les gens passent, les oiseaux planent et parfois, en secret, un sanglier nous fait face, un mot inconnu s'envole, un sourire, un geste, un regard nous croisent. Nous avons réveillé une de ces maisons aux tuiles noires, toits incurvés et murs de papier. Elle nous attendait, dans le recoin d'une petite vallée à la périphérie de la ville que les gens d'ici nomment Kuka. Nous avons poussé les volets de l'engawa et nous avons traversé cette toute nouvelle vie, loin de celle que nous connaissions et pourtant toujours exactement la même. Sur cette île faite d'interstices et de friches, nous avons trouvé une place qui, sans être la nôtre, ne nous était pas totalement étrangère.

Le printemps est arrivé. Nous avons vu fleurir tour à tour les pruniers, les camélias et les cerisiers. Toutes les fenêtres, qui sont aussi des murs qui sont aussi des portes, sont maintenant ouvertes aux quatre vents. Dans le passage suspendu autour de la maison se confondent l'intérieur et l'extérieur, le paysage, les couleurs des cartes postales trouvées dans les tiroirs, le contraste des photos en noir et blanc des albums laissés par ceux qui vivaient là avant nous. Dans les brochures touristiques, les kimonos qui ne s'attendaient plus à être portés, les tatamis usés, les papiers peints démodés des portes qui sont aussi des murs, chacun de nous projette ses expériences, ses sensations et ses désirs. L'espace se distend en des milliers de particules qui peuvent chacune devenir une histoire et un moment vécu. Il n'y a plus de frontière, il n'y en a jamais eue. Nous sommes ouverts aux quatre vents entre la vie et nos histoires qui s'entrecroisent et se mêlent.

J'ai l'impression d'avoir vécu ici toute une vie, de *Meiji* à *Reiwa* et ce soir, je me promène dans une estampe de Kobayashi Kiyochika.

La nuit est tombée et le silence s'est levé dans la vallée devant la maison. La lune croissante est accrochée aux nuages en lambeaux, les nuages en lambeaux sont accrochés à la montagne couverte de bambous, la montagne couverte de bambous est accrochée à la mer et notre maison, elle, flotte entre les strates de cet univers. À l'intérieur brille une lumière électrique qui tranche les aplats noirs d'un trait anachronique.

Des rires jaillissent de l'intérieur. L'estampe s'estompe et les mondes s'emmêlent. Mes histoires, les leurs et celles du monde se heurtent en étincelles avec lesquelles nous allumons un brasier autour duquel l'hiver a complètement disparu. Ce soir nos histoires se joindront aux chants, aux derniers flacons de saké, aux dernières bières et au dernier repas ensemble. Avec cette île. Toute entière. Et les histoires qu'elle nous a murmurées.



ムクムク

Sixième jour :

Le sol s'élève rapidement sous nos pieds. Nous avons bu de l'eau qui courait le long de roches en cascades claires. J'ai l'impression qu'elle a clarifié mon esprit, aiguisé ma conscience. Un instant les souvenirs n'ont pas disparu. Je crois qu'ils sont là, quelque part. Derrière un voile dont je ne connais pas l'épaisseur.

ザァァツ

[zaatsu]

Septième jour :

La nuit des éclairs lézardent le ciel mais le tonnerre reste lointain si lointain que les deux phénomènes ne semblent pas liés. Nous allumons un feu sur la ligne de crête sur laquelle nous nous trouvons. D'un côté le noir de la mer. De l'autre la lueur orangée d'une ville au loin. L'obscurité de l'eau me semble sereine, le ressac en contre-bas nous berce. Je crois que la ligne de chemin de fer n'a pas suivi la même route que nous mais ce n'est pas grave. Il n'y avait peut-être pas de train pour nous attendre, il n'y avait peut-être pas de train à atteindre. Il y aura toujours autre chose. Plus tard. Plus loin. Le temps ne presse pas.

Huitième jour :

Je ne parviens pas à savoir s'il faut se souvenir. Je ne parviens pas à savoir s'il faut essayer de sortir la tête de l'eau ou la plonger complètement.

Une rivière nous barre la route. De la falaise elle se jette dans la mer en éclat arc-en-ciel. Je crois me souvenir d'une histoire de promesse qui n'a été tenue ni d'un côté, ni de l'autre. Le pont n'a jamais été jeté et nous ne pouvons traverser ce courant trop fort.

Il existe donc encore, même ici, quelques frontières. Seulement elles n'ont jamais été peintes par les êtres qui se qualifient d'humains.

Seulement rien n'indique qu'elles ne soient pas dépassables en marchant le long de l'eau.

Remontons le courant.

Patiemment.

Jusqu'à trouver le bac, jusqu'à trouver le gué, jusqu'à trouver de quoi bâtir le pont au-dessus des hautes eaux pour dépasser les trop vieilles promesses et parcourir de nouveaux sentiers.

Neuvième jour :

Les arcs-en-ciel se sont changés en truites aux chairs rosées et aux arômes terreux. Les promesses du passé faites pour le futur se sont changées en parfum et en goût d'origine de toutes choses.

La chair et la terre et l'eau descendent dans mon corps.

シャー
[shaaaaaaaaaaaa]

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

シャー

メラメラ シャー——
メラメラ シャー——
メラメラ シャー——

J'ancre ma chair dans la terre et je deviens fluide dans le courant de l'eau. Les souvenirs sont de l'autre côté de la surface mais je n'ose pas encore la percer pour les atteindre — le puis-je seulement ? Demain peut-être.

Ou encore après.

Le temps ne presse pas.

Mes poumons — je le sens — ne sont pas encore débarrassés de la fumée. Je sens encore l'odeur du néant du monde que j'avais décidé d'oublier et dont je cherche à me souvenir.

Pour que les truites ne soient pas mortes en vain. Pour arrêter de fuir et trouver les bons mots pour faire face à ce que je voulais oublier.

メラメラ シャー——
[meramera shaaaaaaaaaaaaa]

Dixième jour :

グ
グ
ラ
ラ
[burabura]

Onzième jour :

La rivière ne semble pas vouloir nous laisser la traverser. Il faut continuer de marcher dans le silence et la patience. Je suis heureux comme une truite dans l'eau. Peut-être que, bientôt, un être qui me sera incompréhensible viendra me pêcher pour me dévorer. Je souris. Ça ne fait pas si longtemps que la mort ne me fait plus peur. Je me demande comment je sais cela. Le barrage de mon oubli est en train de céder. Je souris. Je veux maintenant me souvenir mais chaque chose en son temps. Le temps n'a jamais pressé. Il n'y a que les êtres qui se qualifient d'humains qui veulent aller plus vite que lui. **カタンコトン** souffle l'écho.

Douzième jour :

Le courant se fait plus calme. La cascade et la mer sont loin désormais.

Ce soir l'orangé du soleil couchant à peine disparu, une lune pleine énorme ambrée se lève sur l'horizon.

Je n'ai rien emporté à boire.

Je suis gêné par l'astre face auquel je ne peux pas lever de verre.

Je me souviens de Li Po qui buvait seul sous la lune.

Je me souviens des immortels avec lesquels il chantait, ivres, dans leurs cabanes de bambous.

Ils avaient fui quelque chose — qu'avaient-ils fui ? Te souviens-tu ?

Ce n'est pas grave. Chantons, sobres, ensemble sous la lune qui a débuté sa ronde autour de notre terre.

Réjouissons-nous.

Dansons et soyons, pour un soir, immortels.

Treizième jour :

Une aube blanche s'est levée nous prenant dans ses bras. La tête nous tourne encore un peu. Ivres d'un bonheur sans fumée. Le sang bat à nos oreilles.

クラクラ ドキドキ
[kurakura dokidoki]

Le sang bat dans nos corps.

クラクラ ドキドキ

Le sang nous pousse en avant.

クラクラ ドキドキ

Nous fendons l'aube blanche d'un nouveau jour sans idée, sans but et sans entrave. Nous fendons le présent, nos pas perlés par la rosée d'un nouveau matin sans retour, unique, irremplaçable.

**クラクラ ドキドキ
ドキドキ
ドキドキ
ドキドキ**

Quatorzième jour :

Nous avons suivi l'oiseau que l'on appelle « grand indicateur. » Il nous a menés jusqu'au bac et le passeur nous a fait traverser les grandes eaux. Il chantait une chanson que nous n'avons pas comprise. Une chanson d'une incroyable mélancolie qui fait tellement aimer la tristesse qu'elle finit par rendre heureux. « Il ne faut pas croire que l'on ne peut pas aimer ceux que l'on ne peut tenir dans ses bras ni un monde qui n'existerait qu'en rêve », nous a-t-il dit en partant.

Je ne suis pas sûr d'avoir compris. Comment comprendre sans souvenir ?

Dans ses yeux j'ai lu la tristesse du souvenir d'un monde au ciel caché par des crachats noirs et nauséux et dans lequel les êtres qui se

qualifient d'humains se broient les os les uns les autres dans les rires et les grincements de dents.

Tristesse profonde dont il m'a semblé impossible de tirer une once de joie.

Quinzième jour :

ちよこんっ
[tshokon'—]

Seizième jour :

La tristesse du passeur me reste en travers de la gorge, me pèse sur l'estomac.

Je crois me souvenir d'éclairs et de tonnerre dans mes propres veines. Je crois me souvenir d'une tristesse transformée en détresse, d'une colère sans nom, sourde, entière. Je tremble d'une indignation sans réponse, sans possibilité de réponse, sans même d'espoir de réponse.

ゲ
ツ
ソ
リ
[ge'sori]

Je n'ai plus envie d'aller plus loin. Je me tiens tendu sur la rive vomissant des visions d'horreur. J'avais oublié l'enfer. J'avais oublié l'oppression du monde. Pourquoi y retourner ?

Dix-septième jour :

Je marche hébété dans la plaine. Je n'entends plus le son de l'eau, j'ai oublié les truites, les arcs-en-ciel et les promesses. Le vent qui souffle ne parvient pas à refroidir les pensées qui tournent dans ma tête. La violence m'a pris en entier. Je me souviens de mon départ. Je me souviens de la violence qui m'avait pris dans ses griffes, tourné, retourné en tous sens. J'ai eu envie de dévorer les chairs des êtres qui se qualifient d'humains mais qui déchirent et écrasent ceux qui sont les leurs. J'ai eu envie de lacérer la chair des bourgeois, de mettre à bas leurs institutions, leurs maisons, leurs plaisirs morbides, les lois et les règles qu'ils ne respectent pas. J'ai eu envie d'écraser leurs os dans mes paumes, de boire leur sang dans leurs veines, de dévorer crus, chauds, encore battants leurs cœurs comme des viandes sans âme. Je n'avais besoin ni de bombes, ni d'un fusil. Je voulais les écraser à mains nues, les briser comme Kali dans les peintures hindoues. Déchirer, lacérer, labourer. Je n'avais toujours cru qu'à l'amour mais l'indignation tremblante qui parcourait tout mon corps, injectait mes yeux, mes membres et mon cerveau d'un sang chaud, noir, bouillonnant.

Le sang chaud, noir, bouillonnant battait dans mes oreilles.

Le sang chaud, noir, bouillonnant battait dans mon corps.

Le sang chaud, noir, bouillonnant me poussait vers l'éruption et la folie.

どっかーん [do'ka—n]

Je suis tombé triste et froid sur le sol de la plaine. Pourquoi m'as-tu suivi ?

Que fais-tu encore ici ?

Je suis tombé triste et froid sur le sol de la plaine. Je n'ai pas vu la lune se lever.

Dix-huitième jour :

ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ
ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ
ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ
[hyuooooo —]

(loin au fond)

ボー————— [boooooo —]

Dix-neuvième jour :

ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ
ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ
ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ

(plus proche plus fort)

ボー—————

Vingtième jour :

ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ
ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ
ヒュオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオオ

dans les oreilles
sur les yeux
jusqu'à faire
bouillir
les rétines

ボー—————
ボー—————
ボー—————

Vingt-et-unième jour :

Que fais-tu ?
Encore
Ici ?

J'ai l'impression que le vent est enfin parvenu à refroidir la lave de mon cerveau. Je suis vide.

Je ne sais pas quoi faire. Tu sais, je n'ai jamais su me battre. Mes mains ne briseraient même pas un petit doigt n'écraseraient pas même un insecte. J'ai essayé de fuir mais le souvenir de la violence m'a rattrapé. Je suis vide. Je ne sais pas quoi faire.

Je me souviens.

Je me souviens des promesses faites aux soirs de ma vie. Je me souviens avoir dit que je resterais là. Quoi qu'il arrive, veilleur dans les nuits du monde.

Il ne faut plus fuir. Cherchons un refuge pour y construire notre cabane.

Vingt-deuxième jour :

Il nous faut nous remettre en route. Atteindre une forêt et une rivière gorgée de truites. Il nous faut trouver le plateau couvert de fleurs sauvages sur la montagne et commencer à construire nos ermitages. Un endroit pour aller et venir en silence et sans oppression, sans direction, sans distinction. Un endroit pour se reposer un instant loin des violences du monde avant d'y retourner pour continuer nos luttes pour ouvrir des brèches et de nouveaux sentiers. Un endroit pour accueillir les êtres qui se qualifient d'humains qui ont besoin de repos. Un endroit pour être seul-e-s et ensemble. Un endroit pour être sans pouvoir. Un endroit pour être soi, enfin, et profiter du feu de camp et de celui qui se lève en chacun-e.

セカセカ

[sekaseka]

Allons.

Index des onomatopées

ノロノロ [noronoro]:	marcher tranquillement
カタンコトン [katankoton]:	train qui roule
ブラブラ [burabura]:	marcher sans but, flâner
ムクムク [mukumuku]:	s'élever rapidement
ザァァツ [zaaaaatsu]:	sabre dégainé
グラグラ [guragura]:	tremblement de terre
シャー [shaaaaa]:	eau qui coule
メラメラ シャー [meramera shaa]:	eau qui coule et feu qui craque
クラクラ [kurakura]:	avoir le tournis
ドキドキ [dokidoki]:	le coeur qui bat
ちょこんっ [tshokon'—]:	son du silence
ゲッソリ [ge'sori]:	esprit quittant le corps
どっかーん [do'ka—n]:	volcan en éruption
ヒュオオオオオオオ [hyuooooo —]:	vent fort
ボー—— [boooooo —]:	mugissement d'un feu hors de contrôle
セカセカ [sekaseka]:	aller en hâte

Instructions pour l'entretien des braseros

un récit entre la poésie et la
fiction. pensé pour être lu
dans un livre et performé dans
une forme proche du théâtre.
une captation de la première
présentation de travail et
disponible sur :

francoisgremaud.com/instructions

(travail en cours)

1.

J'ai longtemps habité sur une île entourée de
quatre murs percés de fenêtres.
J'ai longtemps attendu que le soleil fasse le tour de
la pièce, fasse le tour de la terre.

C'est que
enfermé
on n'entend pas les sursauts du monde
on n'entends plus ni les rumeurs ni les cris
ni les pleurs
ni les grincements de dents.

Il ne reste que le soleil de l'est à l'ouest tous les
jours
les astres qui continuent leurs révolutions sans
s'offusquer de rien
les nuits de repos
les cloches qui sonnent les heures
loin.

De mon île
j'essayais d'oublier le son des voitures et les cris
des gens.
J'essayais d'oublier les rires et la vie qui gonflait
dans la rue
en bas.

Je me souvenais du jour où j'avais compris pour la
première fois
que tous les visages que je croisais avaient une vie
propre
une densité au moins égale à la mienne de
passions de vécus de rêves de volontés d'échecs et
de réussites.

Je me souvenais du vertige que cela m'avait
procuré alors
mais
à ce moment de l'histoire, de mon île
j'essayais d'oublier le son des voitures et les cris
des gens j'essayais d'oublier les rires et la vie qui
gonflait dans la rue en bas j'essayais de laisser mon
coeur se reposer un peu

un temps
au moins

ou plus longtemps.

J'étais seul.

J'étais seul au milieu de mon île entourée des
grandes eaux impénétrables
dans le confort des draps et le froid de l'hiver qui
ne se terminerait peut-être jamais.

J'avais quitté le monde
bien décidé.

Et pour moi il ne restait que
le chant des oiseaux
le son de ma propre respiration
les battements de mon coeur
les froissements des tissus
les cornes de brumes des bateaux qui naviguaient
en eaux troubles
des racines dans l'évier
le son des bulles dans l'eau du riz
l'odeur du thé

des embruns parfois
le souvenir de l'odeur des fleurs sauvages dans la
montagne
l'eau qui coulait sur mon corps
le soleil qui le séchait
la pluie qui faisait sortir les sentiments enfouis et
les manques
les nuages qui diffractaient la lumière et les
souvenirs
le temps bas
le temps haut
le temps qui ralentissait à l'extrême.

Le temps
interminablement.

Seconde
après seconde.

Interminablement.

Chaque fraction ressentie.

Interminablement.
L'ennui.

2.

Elle me disait que l'ennui était peut-être le vrai goût de la vie, la saveur réelle du passage du temps. Elle regardait les moineaux qui ne faisaient que manger, attendre et dormir sans cérémonie.

Elle me disait qu'il n'y avait peut-être que ça à faire finalement : manger, attendre et dormir sans cérémonie, que tout le reste n'était qu'un passe-temps, une façon de se divertir pour oublier l'absurdité et la cruauté du temps qui passe.

Elle me disait : « le monde des passe-temps a créé plus d'absurdités que la vie et la mort elles-mêmes. À force d'essayer d'oublier on est si bien parvenu à tuer l'ennui qu'on a réussi à effacer la présence même du temps et les questions humaines en ont oublié la simplicité de la chose même :

naître un beau matin,
respirer le temps
et mourir un beau soir. »

Elle riait.

Elle était comme ça, sûre d'elle, sûre de tout et elle avait sans doute raison. Moi, j'étais paralysé parce que je n'avais de plaisir à aucun autre passe-temps qu'à celui de le laisser passer justement et je me demandais comment respirer dans l'absurdité d'un monde qui avait caché son angoisse première derrière sa négation.

C'était pour ça que j'avais décidé de faire la seule chose qui me semblait vivable : effectuer une retraite stratégique dans un monde qui me permettait de contempler le temps, qui, pour la première fois de ma vie était devenu un bon ami, un allié que je savourais comme le lait et le miel et dont la seule compagnie me comblait.

Je vivais sur mon île entourée de quatre murs et
dans le néant profond qui la cernait je ne voyais
plus

ni la médiocrité
ni la cruauté
ni l'absurdité
ni la violence.

Les vagues étaient contenues, bien contenues
derrière mes digues qui semblaient ne pas être
prêtes à se fissurer.

Elle riait.

Elle me parlait des femmes de la cour impériale
japonaise de l'époque Heian enfermées dans leurs
palais sans pouvoir en sortir.

Elle me parlait des femmes de la cour impériale
japonaise de l'époque Heian qui avaient porté
l'ennui à son paroxysme et qui célébraient en
poèmes et en cérémonies le passage des soixante-
douze saisons.

Harukaze kôri wo toku.
Le vent de l'est fait fondre les glaces.

Uguisunaku.
Les créatures endormies tressaillent.

Uoko ori wo izuru.
Les poissons remontent le courant.

Tsuchi no shû uruoi okoro.
La terre est humide.

Kasumi hajimete tanabiku.
Flottent les premières brumes.

Elle me récitait leurs noms jusqu'à ce que la
nuit s'épaississe et nous prenne en entier. Je
m'endormais dans des temps métaphoriques qui

s'ouvraient sur de nouveaux territoires à explorer
chaque nuit, je m'endormais dans la poésie d'un
monde et d'un langage dont je n'entendais plus
que la beauté.

Momo hajimete saku.
Les pruniers fleurissent.

Namushi chô ni naru.
Les chenilles se font papillons.

Suzume hajimete sukû.
Les moineaux commencent à nicher.

Kaminari sunawachi koe wo hassu.
Le tonnerre chante au lointain.

3.

Le souvenir de l'odeur des fleurs sauvages dans la montagne.

Est ce que tu te souviens
des matins d'herbes coupées et de tiges d'achillées
séchées
du sol tendre sous nos fesses, de l'arum et du buis ?

Est ce que tu te souviens
de l'odeur du schiste vert dans tes narines
de celle du sable et des écorces
de la mer et des fleuves
de la vase, de la tourbe et du pétrole
de celle du trèfle, du tilleul, du narcisse, de la
myrte et de l'anthurium rouge ?

Est-ce que tu te souviens ?

Encore avant
de notre première aube
blanche
aveuglante de tant de promesses qu'elle en était
incompréhensible.

Est-ce que tu te souviens
de l'eau dans les yeux qui t'empêchait de voir
du moment où les poches se sont percées, où l'eau
à coulé sur tes joues et où ton regard s'est ouvert ?

Te souviens-tu du son des pollens, de la sensation
des galets dans la mer, de l'odeur des milliers
d'insectes sur les plages, les plaines et les plateaux ?

Te souviens-tu du monde qui continue de
bruiser et d'exister dans des langues que nous ne
comprenons pas ?

Te souviens-tu ?

4.

J'ai longtemps vécu sur une île vers laquelle elle
était la seule voyageuse à prendre le ferry. Elle
arrivait tard le soir par ce qui devait être le dernier
bateau.

Je ne l'attendais jamais.

J'aimais ses brusques apparitions, elle arrivait
sans rien dire les mains vides et le sourire aux
lèvres et on se retrouvait vite à boire quelques
boites de bières sur le parquet de ma toute petite
chambre coincée entre le frigo et les piles de
livres que je ne lisais plus.

Souvent l'entre-nous n'était fait que de silence
que nous ne cherchions pas à remplir.

On se regardait.

On se souriait beaucoup.

C'était tout

Au bout d'un moment, c'était toujours elle qui finissait par parler, je me contentais d'écouter et de faire pénétrer les mots au fond de chacune de mes cellules.

Elle me disait alors que j'aurais au moins pu lui donner des nouvelles des moineaux, des corbeaux, du soleil et de la lune, de la pluie et des nuages. Que je pourrais au moins lui raconter l'histoire de chaque grain de riz, de chaque feuille de thé, du goût des embruns et des souvenirs mais je ne connaissais plus aucune de leurs langues, je ne connaissais plus que la lente pulsation du temps. Ou plutôt, l'étirement d'un temps éternellement présent.

Alors, parfois, elle me faisait sortir sur le parapet devant la fenêtre au sud. Un petit espace en béton sur lequel nous avions juste la place de nous asseoir. Le froid me prenait vite, les sons du monde me faisaient tourner la tête tout aussi vite, mes doigts s'engourdisaient mais elle.

Elle ne faisait rien pour lutter.

Elle se laissait prendre en entier par l'hiver et par le monde sans que rien ne semble la gêner. Elle devait être capable, comme les ascètes du Tibet, de réchauffer son corps à sa propre source. Elle devait être capable, comme la majorité de nos semblables, de se mouvoir dans le monde sans que le monde ne s'accroche à elle.

Moi je n'arrivais toujours pas à comprendre, dans mon brasero les cendres restaient froides et le monde continuait de me faire tomber à la renverse.

Nous restions dans le froid, j'en profitais pour fumer une cigarette ou deux ce passe-temps là ne m'était pas encore étranger. Elle soufflait et elle me disait qu'à force de me voir elle avait compris qu'elle s'était trompée.

Que je me trompais.

Que l'ennui était peut être le goût du temps qui passe mais qu'il n'avait rien à voir avec l'odeur de la vie. D'ailleurs elle m'assurait avoir vu le matin même un moineau rire en piaillant dans une flaque d'eau.

Elle disait qu'il était touchant d'avoir pu s'asseoir comme un moine d'avoir pu ressentir un moment le temps du présent éternel qui passe sans cérémonie mais que nous, que nous nous étions bien autre chose. Tout le contraire de l'éternité et que c'était fondamentalement – elle utilisait souvent ce mot *fondamentalement* – fondamentalement plus intéressant.

Elle aimait changer d'avis tout le temps, elle disait qu'elle essayait sans cesse de se *réajuster* au monde – et c'était encore un mot que je ne comprenais pas.

Elle disait :

« Bien avant que le temps ne devienne des heures et des secondes, les êtres humains ont fait l'expérience fondamentale. Ils ont compris que le temps avait un battement. Pas mathématique, pas forcément égal, pas forcément rythmé mais plein de cassures. Il est là et tout d'un coup

un écart apparaît.

Il y a eu l'avant.

Il y a un après.

L'être humain a découvert le temps et avec lui le souvenir, les projections et les déplacements incessants. Dégagé de la pesanteur l'être humain est devenu un voyageur du temps. »

Elle se taisait.

Souvent.

De plus en plus.

Elle riait.

Elle me disait que j'avais de la chance, qu'heureusement pour moi je n'étais pas une femme de la cour impériale japonaise de l'époque Heian et que, par conséquent, je n'avais pas besoin de porter l'ennui à son paroxysme. Elle disait que j'avais tout le monde à explorer, celui du temps certes, mais aussi celui de l'espace et que pour moi les soixante-douze saisons pouvaient encore être multipliées par douze.

Rousoku ga tsuku buryou ga kieru .
Les bougies s'allument, tombe l'ennui.

Mizutamari ni suzume ha warau.
Dans les flaques rigolent les moineaux.

Hajimete haru yokubou ga naku.
Premier printemps les désirs résonnent.

Elle me disait que, d'ailleurs, c'était dommage que je ne reste qu'un point fixe sur une planète qui tournait sur elle-même à mille six cent kilomètres à l'heure et qui traversait l'espace à cent-sept mille de ces mêmes kilomètres en une même heure. Elle disait que c'était dommage d'effacer mon pouvoir d'être humain simplement parce que j'avais peur de me perdre dedans, de ne plus savoir retrouver le chemin du présent.

Elle récitait le nom des nouvelles saisons qu'elle inventait.

Kokoro ni chouchin ga tsuku.
Les lanternes s'allument dans les coeurs.

Pâti ato ni atama ga omoi.
Après la fête les têtes lourdes.

Mimi naka ni hajimete nikkou.
Premier rayon de soleil dans l'oreille.

Je rentrais dans la chaleur des draps et m'endormais encore au son des mots d'une autre langue. Le lendemain matin elle était toujours partie. Je n'ai pas le souvenir d'avoir senti ne serait-ce qu'une fois son souffle sur ma peau.

J'ai longtemps vécu sur une île vers laquelle elle était la seule voyageuse à prendre le ferry. Je ne savais jamais quand elle allait venir, ni même si elle allait revenir. Le pilote du ferry ne devait pas être des plus fiables.

Un soir de solitude j'ai repris un roman de Sôseki sur la pile de romans de Sôseki.

Hibachi no hai ga kakayaku.

Les cendres du braseros rougeoient.

5.

Une fissure apparaît. Quelque part dans ton monde.

Parfois violente : un éclair dans un ciel clair.
Parfois : un pli dans un drap, une fleur cueillie, une feuille qui tombe, une lettre qui arrive, un visage que l'on croise, une épaule entr'aperçue.

Te souviens-tu ?

Te souviens-tu de ce rien du premier regard ?

Te souviens-tu de la brèche dans la digue des certitudes quotidiennes ? Un rien ou un tout mais soudain une possibilité émerge, une nouveauté impossible à envisager.

Une fissure apparaît.

Quelque part.

Un cri.

Un regard.

Un sentiment.

Le sang qui afflue
la tête qui se vide .

Avant.

—

Après.

Soudain apparaît la cassure du temps .

Soudain c'est un écart possible de quelques dixièmes de degrés dans le tissu de la réalité.

Parfois : un pli dans un drap.

Un écart apparaît *quelque part*.

6.

L'hiver n'en finissait plus.

Les nuits longues comme le monde n'en finissaient plus.

Le ferry continuait ses aller-retours avec elle à son bord.

On continuait de vider les boîtes de bières, le fond de l'air apportait-il des nouvelles de la rumeur du monde ? Le fond de l'air se réchauffait-il un peu ?

Je n'ai pas souvenir de l'avoir remarqué mais maintenant que tu le dis, peut être.

Peut être que oui les choses étaient en train de changer. Les énergies en mutation s'approchaient peut-être du point de rupture et les sons du monde me revenaient de loin quand je tendais l'oreille.

Ce qu'elle faisait quand elle n'était pas là ? Je dois t'avouer que je n'en ai jamais eu la moindre idée. Quand je l'interrogeais elle disait que ça n'avait aucune espèce d'importance, que la seule chose qui devait faire sens pour nous c'était le temps que nous partagions puisque nous étions des trajectoires, pas des points.

Pas des points.

Elle m'expliquait : « l'univers entier change à chaque instant, les révolutions des astres continuent encore et encore, les calculs des forces, là-haut, changent chaque seconde chaque moment chaque battement, les soleils crament leurs calories jusqu'à l'effondrement pendant que nos cellules se sacrifient sans arrêt pour notre survie. Les êtres humains sont de drôles d'oiseaux à penser que dans tout ce mouvement, dans ce magma d'énergies, de forces et d'attractions, on puisse avoir l'orgueil de rester des points fixes. Des références autour desquelles tout devait tourner. »

Elle disait qu'il était plus intéressant — elle utilisait toujours le mot japonais *omoshiroi* qui veut dire en même temps *intéressant* et *drôle* — elle disait qu'il était *omoshiroi* d'essayer de mener sa barque dans les méandres de l'univers plutôt que d'attendre que les planètes s'alignent :

« Tu sais bien que le plus souvent, elles ne s'alignent jamais. »

Je commençais à comprendre ses ajustements au monde.

Elle me disait encore et encore que l'être humain était une trajectoire et non un point. Je te demande pardon d'insister mais c'étaient là ses mots, si souvent. Elle disait que nous étions toutes une trajectoire avec un début et une fin, une simple étincelle entre deux amorces noires.

Elle me disait que nous étions comme la queue d'une comète qui traversait un pli du temps. Elle me disait que nous étions les fils qui cousaient la grande couverture de la petite histoire de l'humanité dont personne ne se souviendrait mais que ce n'était pas une raison pour ne pas la vivre, l'histoire.

Elle m'assurait que connaître le battement du présent était une belle affaire, une très belle affaire puisqu'elle nous rapprochait de la nature

de l'univers mais elle était sûre qu'il fallait aussi,
et même surtout, nous rapprocher de nous-même.

Elle se taisait.

Elle pleurait presque quand elle disait qu'elle
pensait à ceux qui allaient vivre leur vie sans
jamais se rencontrer eux-mêmes. Elle me
disait que la vraie injustice n'était pas dans le
passage du temps, ni même dans la mort, mais
dans la possibilité que nous avons ou non de
nous rencontrer nous même un jour au bord d'un
chemin, sur un carrefour ou une île.

Elle me souriait et posait sa tête sur mon épaule
je la découvrais vulnérable. Les digues de mon île
tremblaient de toutes leurs surfaces lors de ces
moments là. Les certitudes acquises dans le retrait
et l'ennui ne me semblaient plus si fortes.

Tu vois.

Sa vulnérabilité me ramenait à la mienne. Alors
elle me disait qu'un jour il allait bien falloir
pousser le cri fondamental, retrouver le monde
et l'indignation qui va avec. Elle me disait qu'un
jour il faudrait crier le désaccord et l'amour.

Et faire en sorte que tout advienne.

Douze poèmes d'hiver

pratique quotidienne d'écriture automatique mes poésies ont pour seule ambition de m'ouvrir des espaces de création auxquels je n'avais pas pensé. dans la période du 4 au 14 décembre 2022, onze poèmes sous forme de lettres ont émergé.

2022

4 décembre

Cette nuit n'est qu'un fantôme.

Tokyo n'a toujours été pour moi qu'un fantôme, je n'y reste qu'aux allers et aux retours. Et j'y suis la plupart du temps ivre.

Ivre et heureux.

C. me disait tout à l'heure que j'avais tout ce qu'il fallait pour être influenceurn/non.

Non.

La seule influence qui m'intéresse est celle que tu auras sur ta propre vie.

J'ai oublié de te dire que j'avais emporté Ram Das avec moi. J'avais pour habitude de dire qu'on ne fuyait jamais qu'avec tous nos problèmes. Je découvre qu'on emporte aussi nos solutions.

Je t'embrasse et je t'aime.

5 décembre

I. me dit que ça sent la neige.

Alors j'essaie de comprendre l'air j'hume l'atmosphère pour découvrir quelque chose une odeur que je ne connaîtrais pas une sensation qui ne m'aurait jamais piqué la peau mais je ne découvre rien.

Je me rappelle la toute première fois où tu m'as rejoint après ta douche. Quand je ne comprenais pas.

何年前でしたか。

[nannenmaedeshitaka?]

何を分かれるか。

[naniowakareruka?]

Il avait neigé sur le mois d'avril. Chose rare. Tu te tenais dans l'encadrement de la porte.

Il avait neigé sur le mois d'avril et pourtant. Pourtant je ne connais toujours pas l'odeur de la neige.

Il y a des désirs qu'on n'assouvira pas. Peu m'importe.

Savoir que nous vivons dans le même monde un moment est suffisant.

Je t'embrasse et je t'aime.

f.

f.

6 décembre

M. veut que je l'appelle L. veut que je l'appelle K.

K. me parle en Nepali et je ne comprends pas un mot mais j'aime sa langue celle qu'elle parle et celle qu'elle tire dans la cuisine aux murs bleus odeurs d'épices et de sable odeur du froid des matins quand le soleil brille dans la poussière en suspension qui cache les sommets des collines qui pour moi sont déjà des montagnes il est tôt – nous buvons de la bière – le monde dehors vibre tout-puissant mais il ne peut rien contre nous dans la cuisine aux murs bleus.

Les chiens aboient, ils se lamentent de la disparition des glaciers.

Les chiens aboient, ils se lamentent de ne plus apercevoir le sommet des collines qui pour moi sont déjà des montagnes

नयाँ सूर्य

[nayâm sûrya]

K. me regarde de ses grands yeux noirs de fin du monde où je me perds je ne sais pas quoi lui dire je ne sais jamais quoi lui dire je perçois le nouveau monde celui qui doit arriver dans la lueur du feu noir du feu noir de ses yeux qui détruira le monde le vieux monde et ses vieilles règles pour faire venir le nouveau ou nous serons toutes libres libéré-e-s des traditions des rôles qui nous pèsent – nous fumons le soleil nous buvons les montagnes – nous dansons – le monde dehors n'existe plus.

Les chiens ne se lamentent plus ni de la disparition des glaciers ni de celle du sommet des collines qui pour moi sont déjà des montagnes.

नयाँ सूर्य

[nayâm sûrya]

K. me regarde de ses grands yeux noirs je ne sais pas quoi lui dire je n'ai jamais su quoi lui dire au fond de moi ne reste qu'une flamme que les mots ne disent pas – peut-être existe-t-il un mot en Nepali ?

Je dis à K. que je l'aime.

K. me tire la langue.

नयाँ साँसार

[nayâm sânsâra]

Le coeur est grand
il y a de la place pour tout le monde.

Je t'aime toi aussi et je t'embrasse.

f.

7 décembre

Allez viens.

Mais allez viens!

Viens — oublie mes mots verbeux et mes
atermoiements ce soir, je ne m'arrêterai pour rien
je ne contemplerai rien que tes sourires.

— *come on kiddo* —
— *let's go t'church* —
— *let's drink beer* —

Ce soir on s'emmène on s'oublie on oublie
ce soir je t'emmène nu-e dans le froid dans les mots
qu'on se dira on se réchauffera on oubliera on sera
vivant oui dans le froid de la nuit oui peut-être
qu'on y parviendra oui à sentir la neige oui on
tournera dans les rues on dansera dans les rues on
criera HOLY!

— *come on kiddo* —
— *let's go t'church* —
— *let's drink beer* —

On ne pensera à rien rien d'autre que toi et moi
parce qu'il n'y aura que nous et qu'on n'en peut
plus de penser à la marche du monde qu'on n'en
peut plus d'essayer de retenir à la force de nos
petits bras la dérive des continents si quelqu'un
nous dit quoi que ce soit on répondra qu'on
l'emmerde et qu'on l'aime mais qu'on l'emmerde
surtout on crierà HOLY on t'emmerde bien bas
toi le saint des saints de la pureté toi qui tiens le
monde par la beauté de ta pureté par la seule force
de ta pureté par la seule pureté de ta pureté toi le
seul pur sur la terre qui n'a jamais rien compris
vautrée dans sa boue on crierà HOLY!

— *come on kiddo* —
— *let's go t'church* —
— *let's drink beer* —

HOLY HOLY HOLY HOLY HOLY HOLY HOLY HOLY!

Come on kiddo on n'a besoin de rien ni de guide ni
de gourou et surtout pas de pureté on se réveillera
demain avec un mal au crâne un sourire aux
lèvres et les pieds froids on se réveillera demain
dans le monde que personne n'aura retenu de sa
pureté.

— *come on kiddo* —
— on y retournera —
— se battre on y retournera —

(Demain loin du monde des purs)

Allez viens

Allez viens que je t'embrasse

Allez viens que je t'aime.

f.

8 décembre

Mal de crâne
– forcément.

Souvenir d'un présent mille fois dix mille fois
vécu – montées – descentes – montées et ainsi
de suite jusqu'à la fin des temps quand l'univers
finira de se replier.

J'ai interrogé le livre des changement l'oracle était
clair.

Il faut s'aligner à la lumière du soleil mais j'ai
toujours préféré la lune – demande à Li Po.

Qu'est ce que tu fais ?
Qu'est ce que tu vois ?
Est-ce que tu bois – toi ?

Mon corps dans l'eau nu-e flotte dans mes pensées
dans les synapses en manque de liquide rouillées
calcinées il paraît que ça ne repousse pas c'est
embêtant mais je m'en occuperai demain/ demain
il sera encore temps – sûrement.

En attendant j'essaie de me dissoudre dans l'eau.

Je t'embrasse.
Je t'aime.

9 décembre

Il y a mille années déjà je t'avais écrit que chaque
reflet de chaque lac de montagne me ramenait
aux milliers d'étincelles que j'avais vu jaillir des
nuages de ton dos.

Aujourd'hui – le lac s'étend à mes pieds mille
mondes ont éclaté et disparu mille histoires ont
été vécues tout a changé et pourtant tout est resté
parfaitement identique le même accord continue
de raisonner là haut dans les montagnes là-bas
dans le reflet des eaux et en bas dans mon corps
je continue d'écrire encore et toujours les mêmes
mots je continue sans savoir pourquoi d'aimer ce
monde dans lequel nous venons pour mourir je
continue de t'envoyer des messages à toi qui vibre
sur cet accord que nous aimons tant –

– la neige descend de plus en plus bas chaque jour
et l'idée m'a enfin effleuré de partir la rejoindre –

– les planches du chalet craquent chaleur du feu
de bois dans les pierres chaudes du poêle les mots
résonnent étrangement dans l'écho vide je ne sais
pas bien s'ils arrivent jusqu'à toi s'ils arrivent ne
serait-ce qu'à quelqu'un qui vibrerait sur le même
accord que celui sur lequel nous jouons –

f. t'es-tu déjà rendu compte à quel point la fatigue
pouvait nous fermer les yeux ?

J'ai peur parfois
– souvent –
mais je pense à toi et aux étincelles

aux étincelles qui continuent de briller dans
chaque reflet du lac et je continue de penser aux
milliers de reflets que j'avais vus jaillir des nuages
de ton dos – ma vie explose tous les matins tous
les soirs en cascades de velours j'ai chaud la fatigue
me ferme les yeux mon ventre me fait mal je reste
heureux – c'est un gros mot le bonheur il ne faut
pas trop en parler –

J'ai peur parfois

– souvent –

mais tu m'avais dit un jour que dans l'immensité
de l'univers il y aurait bien à chaque instant au
moins une personne pour vibrer au même accord
que nous.

Je t'embrasse et je t'aime.

10 décembre

À Mitakidera je me souviens avoir pensé à 粹.

À Mitakidera je me souviens avoir pensé à toi.

À Mitakidera j'ai dû penser à toutes les trajectoires
qui ont croisées la mienne

– il n'y a pas d'autre possibilité.

- f. À Mühlebachfall je découvre les sources du ciel.
À Mühlebachfall je vois les reflets de mille vies
imbriquées dans la mienne.
À Mühlebachfall je repense à Mitakidera de
l'autre côté du ciel.

À Mitakidera mousse verte et cascades l'eau dans
les tiges de bambous coupées en deux l'eau claire
tranquille qui perce chaque rocher le petit Jizô me
guide je suis un enfant mort caché dans la robe du
bodhisattva il fait trop chaud l'ombre des arbres
la rumeur de l'eau la transpiration toi moi toutes
les trajectoires qui ont croisé la mienne nous ne
sommes plus qu'un dans les bras du petit Jizô qui
nous protège de sa robe de bodhisattva.

À Mühlebachfall je repense à Mitakidera.

À Mühlebachfall je repense à 粹.

À Mühlebachfall je pense encore et toujours à toi
et à toutes les trajectoires qui ont croisé la mienne

– il n'y a pas d'autre possibilité.

À Mühlebachfall feuilles oranges et rochers
escarpés dans le cours de l'eau bruyante qui tombe
du ciel là-haut tout là-haut dans le paysage désert
clair d'une lune qui aurait fait pousser les mousses
et la pierre noire que j'emporte dans mon sac je
suis seul le petit Jizô n'est pas là la chaleur est un
lointain souvenir pourtant

– nous ne sommes pour toujours plus qu'un aux
sources de l'univers.

Je t'embrasse et je t'aime.

11 décembre

Dans le train — reflets des visages sur les vitres
des montagnes derrière les arbres des montagnes
dans l'eau des lacs des montagnes cachées dans les
nuages.

Le train est un poème en lui-même.

Le paysage défile rien ne se passe tout passe tout
se passe il n'y a rien à ajouter à ce long travelling il
suffit de regarder un film sans sujet simplement
la vie qui passe — humilité — il n'y a rien le monde
jamais n'a eu besoin de ma présence je ne suis rien
la présence est offerte je vis pour voir il n'y a nul
besoin d'être vu je ne suis rien le monde est tout je
le regarde

— humilité —

Je continue de me perdre dans les reflets des
visages sur les vitres des montagnes derrière
les arbres des montagnes dans l'eau des lacs des
montagnes cachées dans les nuages — je vis dans le
monde flottant plein de lui-même et des quelques
histoires que je me fabrique

— tout est déjà là le train est un poème en lui-
même.

Je t'embrasse et je t'aime

f.

12 décembre

J'ai dix ans dans la cour de l'école je regarde L. qui
ne me regarde pas.

J'ai dix ans dans la cour de l'école je regarde L. qui
regarde A.
pas moi.

J'ai dix ans dans la cour de l'école L. vient me voir
pour me demander pourquoi A. ne l'aime pas

— grandes histoires et grands récits — j'essaie de
comprendre mais je ne sais rien je me dis qu'un
jour je comprendrai — pourquoi.

— Les adultes doivent savoir eux —

J'ai quatorze ans retour du collège sortie du bus un
peu plus tôt que d'habitude avec P. on s'embrasse
derrière les immeubles j'ai le coeur qui bat.

J'ai quatorze ans P. me regarde avec des yeux que
je n'ai jamais vus je sens des choses que je n'ai
jamais senties.

J'ai quatorze ans j'aimerais voir P. nue mais on a
quatorze ans — ces choses-là ne se font pas je me
demande un peu pourquoi mais un jour je serai
dans le secret je saurai — pourquoi.

— Les adultes doivent savoir eux —

J'ai dix-sept ans après-midi de printemps sortie
de lycée personne chez elle je vois A. nue pour la
première fois A. me voit nu pour la première fois.
J'ai dix-sept ans soirée d'été sortie de JAPD
personne chez moi je fais pour la première fois
l'amour avec A. me fait l'amour pour la première
fois.

J'ai dix-sept ans et je crois déjà être un adulte et
comprendre tous les secrets du monde tout est
parfait maintenant il n'y a plus de — pourquoi.

— Bien sûr je découvrirai plus tard que personne
ne devient jamais vraiment adulte bien sûr je
découvrirai plus tard que personne ne comprend
vraiment ce qui se passe bien sûr je découvrirai
plus tard que tout le monde continue de faire
semblant qu'il sait ce qu'il fait —

J'aurais voulu le savoir à dix ans.

J'aurais voulu le savoir à quatorze ans.

J'aurais voulu le savoir à dix-sept ans

— aurions-nous été plus libres ?

Je t'embrasse et je t'aime.

13 décembre

Chutes de roches l'eau dévale de la bouche béante
– sons des pierres qui tombent de l'eau qui creuse
de la glace qui fend qui fond qui continue de
dévaler de la bouche béante du glacier –

On se tient là S. et moi on contemple la fin la fin
du glacier la fin du monde – un peu – la fin d'un
monde – en tout cas – une pierre pour chaque
année qui recule qui recule vers le sommet bientôt
le glacier n'existera plus il était là il y a quelques
années – encore – sous les pieds de ceux qui
nous accompagnent mais il ne reste que ces
cailloux pierres levées monuments vestiges d'une
absence à laquelle on ne peut plus grand-chose.

– Comme une relation qu'on aurait avortée et
dont il ne reste bientôt plus qu'un souvenir avec
lequel il faut vivre – je ne sais plus –

Je t'embrasse et je t'aime.

f. *14 décembre*

– Les premières neiges et M. danse comme elles –

Ce soir/ chemin d'hiver/ gelé/ la vie glisse/ sous
mes pieds – ça me rappelle – ce rêve que je fais
souvent je descends les rues je glisse sur mes pieds
dans mes chaussures de plus en plus vite ça ne
fait pas peur ce n'est pas parce qu'on glisse qu'on
perd le contrôle ce n'est pas parce qu'on perd le
contrôle qu'on se perd – au contraire au contraire
– je vole et M. qui danse comme les premières
neiges depuis longtemps et l'odeur de la neige
que je ne comprends toujours pas et celle de M.
partout dans le silence du monde couvert de la
neige de la vie qui glisse sous mes pieds je vole la
tête tourne mais ce n'est pas grave – au contraire
au contraire/ la solitude n'a jamais existé dans la
danse de la neige dans la fatigue de mes yeux dans
les rayons du supermarché la nuit la solitude n'a
jamais existé.

– Le parfum de M.

f. – Partout.

Je l'embrasse et je l'aime.
Je t'embrasse et je t'aime.

f.

Dériveurs

ce projet a pour ambition de devenir un long poème performé. la forme et l'écriture sont encore en cours de recherche. il s'agit d'un bon exemple de la partie poétique que je veux développer pendant le master à la hk. rien n'est définitif, ni terminé ici.

travail en cours

une bouteille d'*umeshu* et me voilà
drifter dans mes propres souvenirs

ce n'est pas que je cherche à squatter les trains
en route vers le passé mais les constellations
de neurones dans mon crâne de mon cerveau à
l'étoile là-haut s'allument toutes seules dès que je
vois écrit quelque part

梅酒

dès que j'entends le son

うめしゅ

[umeshu]

oh – bien sûr/ bien sûr/ bien sûr/もちろん

[mochiron]

ce n'est pas le seul interrupteur/ もちろん

[mochiron]

il y a ton nom aussi, chaque morceau de tissu
qu'il reste de toi, chaque tasse de thé, chaque
papier plus beau que la moyenne, chaque brique
rose, pin maritime, affiche un peu trop belle, la
photo au dessus de mon lit, le goût du saké et des
bandes-dessinées, mon corps même – qui fut si
longuement regardé par toi – chaque oeil ourlé de
liner

je glisse

sur les rails

squatter de ligne de marchandises que personne n'a
pu oublier

drifter ton oeil ourlé de *liner*

short bleu, velours, tes jambes interminables/

interminables

どのように言うことができますか? あなたのエン
ドレスの足
エンドレスエンドレスエンドレスエンドレス

[dono youni iu koto ga dekimasuka? anatano no
endoresu no ashi
endoresu endoresu endoresu endoresu]

velours bleu de l'autre côté du cratère dans
les brumes qui s'échappent des moteurs des
locomotives lancées à pleine allure entre les
galaxies et mes constellations

flicker ton oeil ourlé de *liner* le short en velours
bleu
mémoire
mes neurones clignotent comme les feux du
phares qu'on essayait de compter
drifter flicker ton oeil ourlé de *liner*

エンドレスの足
エンドレスの夜
エンドレスの人生

[endoresu no ashi
endoresu no yoru
endoresu no jinsei]

il restait un rayon de soleil accroché au ciel qui
déjà retournait à l'indigo. la nuit s'avancéait
perceptible dans le rayon des phares de la voiture
qui roulait contre elle mais qui devait bientôt
se faire avaler/ bientôt bien sûr – plus tard
cependant. nous sommes arrivé-e-s aux barrières,
dans les signaux lumineux du passage à niveau je
voyais des visages. on se taisait et je ne savais pas
ce que tu voyais, tu ne me parlais pas, tu ne me
parles jamais ta présence est silence que je n'ose
perturber. nous n'étions que des fictions dans la
lumière rouge clignotante des signaux lumineux
du passage à niveau mais nous nous en moquions
nous aimions, nous aimons toujours, les fictions.
j'ai souvenir de voir des nuages, dorés, s'étendre
sur ton dos dans les baisers que nous partagions.

キッス

キッス

キッスが大好きです。

[kissu

kissu

kissu ga daisuki]

電車はインジゴ色の夜に転がる
顔々
たくさん顔

[densha ha indigo iro no yoru ni korogaru
kao kao
takusan kao]

踏み切りの赤い選考信号に見えます
あなたも私も沈黙
沈黙が大好き
話を話すのがだいすき
私たちは小説です
詩
詩が大好き
あなたは詩だ
大好き
あなたの小説
大好き

[fumikiri no akai senkoushingou ni miemasu
anata mo watashi mo chinmoku
chinmoku ga daisuki
hanashi wo hanasu no ga daisuki
watachitachi ha shousetsu desu
shi
shi ga daisuki
anata ha shi da
daisuki
anata no shousetsu
daisuki]

今日は

[ima ha]

今日は何ですか
お盆来たか。

[ima ha nandesuka
obonkitaka]

je marche le long du cratère
c'est au japon peut être

スイスにいますか。
今
どこ
今はどこですか。

[suisu ni imasuka
ima
doko
ima ha dokodesuka]

梅酒

ce doit être au japon
il faut que ce soit le japon
comment appellerions-nous le bateau sinon
comment appellerions-nous les esprits ?

陰は陽になりました。
お盆来た
もちろん

[in ha you ni narimashita
obon kita
mochiron]

スイスの道で死者は歩いているか
スイスの道で

[suisu no michi de shisha ha aruite iru ka
suisu no michi de]

en suisse comme chez toi on entend encore le
murmure des pierres qui guidaient le garçon jean
quand nos grand-parents ne connaissaient pas
encore leurs propres visages

j'aimerais savoir/知りたいです
il y a si longtemps/昔々
nous n'étions même pas né-e-s
l'histoire pourrait se passer il y a des années/
昔々
ou des centaines
ou des milliers ça n'a pas d'importance

[shiritai desu]
[mukashi mukashi]

nous n'étions même pas né-e-s

昔
本当に
昔々私もあなたも何も生まれなかった
死者はスイスも日本も歩いていた
あなたは
あなたは
私を持っています
待たなくていいよ
船はすでに出発した

[mukashi mukashi]

[mukashi
hontouni
mukashi mukashi watashi mo anata mo nani mo umarenakatta
shisha wa suisu mo nihon mo aruiteita
anata wa
anata wa
watashi wo matteimasu
motanakuteiyo
fune wa sudeni shuppatsu shita]

je marche le long du cratère *drifter* ton oeil ourlé
de *liner* vapeur brume de chaleur

tu sais je n'ai jamais aimé les rimes – trou d'air

il y a dans mon corps un tunnel
qui m'aspire auprès d'une rivière
à l'odeur de thé et d'oranges
qui viennent tout droit de la chine lointaine

un pied devant l'autre
une respiration après l'autre

je ne sais pas s'il faut prendre le bateau

attendre

attendre sans bouger

attendre sans penser

attendre

la rivière
l'odeur du thé
des oranges
entêtante

faut-il prendre le bateau ?

j'aimerais bâtir un pont à l'intérieur de moi qui
irait jusqu'à toi
entendre un mot
un seul
suspendu au fil du temps

j'aimerais percevoir tes longues jambes
interminables depuis l'autre côté du cratère
dans la déformation de l'air chaud savoir où va le
bateau – est-ce qu'il repart en chine ? –

エンドレスエンドレスエンドレスエンドレスエン
ドレスエンドレスエンドレスエンドレスエンドレ
スエンドレスエンドレスエンドレスエンドレス
エンドレスエンドレスエンドレスエンドレスエン
ドレスエンドレスエンドレスエンドレスエンドレ
スエンドレスエンドレスエンドレスエンドレス

[endoresu endoresu endoresu endoresu endoresu
endoresu endoresu endoresu endoresu endoresu
endoresu endoresu endoresu endoresu endoresu
endoresu endoresu endoresu endoresu endoresu
endoresu endoresu endoresu endoresu endoresu
endoresu endoresu endoresu endoresu endoresu]

j'aimerais demander aux morts s'ils savent
quelque chose de plus
mais sans doute qu'ils ne sont pas plus avancés
que les vivants
sans doute qu'eux aussi
rêvent de remonter le courant
de trouver dans la chaleur du volcan une raison
une excuse
pour rebâtir – des ponts

attendre

attendre sans bouger

attendre sans pensées

attendre que la porte se ferme

que le bateau s'en aille

que le cratère se refroidisse

attendre que les morts ne soient plus
que des souvenirs

je t'aime
je t'attends/je t'aime
mais le bateau partira sans moi
on ne peut plus
remonter le courant

drifter je dérive
les galaxies s'allument
il n'y a rien à faire
rien a faire pour les faire taire

les regarder
les contempler comme on accueille la tristesse un
jour de pluie

je m'arrête a l'échoppe
うめしゅ
うめしゅ
うめしゅ

[umeshu
umeshu
umeshu]

il me suffit de le voir
le mot
pour que l'ivresse du souvenir rallume mes étoiles
drifter

je dors sur les pierres chaudes
je dors sur les pierres chaudes
je dors sur les pierres chaudes

le sol sous mes pieds s'effondre
tremblement de terre
nouvelles formes nouveaux territoires les cartes
ne me sont pas familières je ne comprends pas la
légende je ne sais pas lire le tirage — ce n'est pas
grave

le train file entre les galaxies
suspendu
le sol peut bien bouger
on flottera par dessus

le sol peut bien disparaître on inventera de quoi se
tenir au dessus

le vide ne nous fait plus peur on sait bien/ on sait
bien qu'il n'existe pas

あなたは
あなたは 怖いですか
あなたは怖かったですか
夜が進んでいる
藍色の空に
まだ太陽の光がありますか。

[anata wa
anata wa kowai desuka
anata wa kowakatta desuka
yoru ga susunde iru
ai iro no sora ni
mada taiyou no hikari ga arimasu]

je dors sur des pierres chaudes
je dors sur des pierres chaudes
je dors sur des pierres chaudes

le train file entre les galaxies
entre mes tremblements de terre
au-delà des terres nouvelles jamais je n'aurais cru
en la possibilité de telles terres en la possibilité de
telles îles
ils se sont bien foutus de nous
les pères fondateurs
les brûleurs de sorcières
les tenants de la morale
les peureux de leurs propres désirs

私は死者に何か知っているか尋ねます。
彼らはそれ以上何も知りません。船も列車も、何
も見えませんでした。彼らはすべてを笑い、私た
ちを笑います。彼らを責めることはできますか？

[watashi wa shisha ni nani ka shitte iru ka
tazunemasu. karera wa sore ijou nani mo
shirimasen. fune mo ressha mo, nani mo
miemasendeshita. karera wa subete wo warai,
watashitachi wo waraimasu. karera wo semeru
koto wa dekimasu ka?]